

Un café à Copenhague

Nicolas Klotz

Number 172, June–July 2015

Révolutions du spectateur mutant

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78113ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Klotz, N. (2015). Un café à Copenhague. *24 images*, (172), 42–42.

voire même, aux musées – plus élitistes mais plus kamikazes que les salles d'exclusivité. Ou alors, et c'est là où les choses deviennent extrêmement passionnantes – qu'il ne soit destiné à aucun public en particulier. Juste exister haut et fort. Maintenant et demain.

Une fois passée et dépassée l'épreuve brutale des 20 premières minutes, *À la folie* s'insinue en vous avec une tendresse entêtée. Dans la séquence décrite plus haut, vous recommencez à entrer dans le film mais cette fois, avec votre propre respiration. Dans la course du jeune homme torse nu, sa transpiration, et ce monologue illuminé par sa lutte entre son humour et sa lucidité, contre l'action dévastatrice des médicaments. Vous croisez des ombres, des dos fracassés, refermés, des visages endormis et surveillés à la fois, tout un monde, un peuple désuni, réuni, autour de ce mot de *folie* qui brûle en eux, autour de vous, en vous, et vous habite.

C'est à cette puissance-là que nous nous sentons conviés par Wang-Bing : celle d'exister en même temps que la folie. Puissance des personnages : exister, exister chaque instant, envers et contre tout ce qui incarne, abandonne, détruit, extermine. *Faut-il devenir*

à ce point fou pour devenir lucides? La folie serait le récit de cette lutte pour la lucidité, au sein des familles désœuvrées, des amis désespérés, de toutes les prisons d'une société qui s'est organisée pour faire suffoquer le vivant. *Puissance du cinéaste* : emmener la caméra dans l'intimité de ces êtres à moitié ou tout à fait détruits, qui parlent tout haut, nous ouvrent leurs tendresses et leurs apocalypses personnelles comme s'ils s'ouvraient les veines. *Puissance du public* : vivre cette immersion avec les personnages et le cinéaste, quelque que soient les conditions de projection du film – DVD, salle de cinéma, festival, cinéma temporaire, streaming... – sa durée, les sentiments très extrêmement contrastés que vous ressentez.

Il y a quelque chose d'immensément épique dans ce film époustoufflant. Un sens de l'épique que seul le cinéma contemporain sait faire : montrer la grandeur d'un peuple devenu fou. On ne remerciera pas assez Wang Bing d'avoir emmené avec lui, juste une caméra et un micro, pour chercher avec ses hommes détraqués par la lucidité et les médicaments, tous héroïques, quels gestes et quels imaginaires en commun ils pourraient inventer ensemble. 24

« Immersions collectives proches du trip, du voyage initiatique, du sommeil éveillé, d'où nous sortons souvent conscients d'avoir vécu une expérience exceptionnelle. »

UN CAFÉ À COPENHAGUE

Que regarde-t-elle ? Est-elle immobile ? En mouvement ? Va-t-elle nous regarder dans un instant ? Entend-elle quelque chose ? Va-t-elle se lever ? Dire quelque chose ?

C'est une photo, pas un film.

L'instant dont nous voyons la trace est un instant qui dure. Un instant qui nous connecte.

Elle, nous, et le mystère jamais résolu de ce que cherche son regard.

Dans un film, on attendrait le contre-champ, un panoramique, un mouvement de caméra. Un son, une voix qui l'interpelle. Un homme (amant), une femme (amante) qui entre dans ce lieu où la photo a été prise : un café à Copenhague. On entendrait parler danois, un prénom : Leila, Esther, Greta.

Le cinéma ne fait que développer ce qui existait déjà dans la photographie et avant cela, dans la peinture. Depuis toujours, nous nous regardons et ressentons toutes sortes de choses mystérieuses.

– Nicolas Klotz



© Nicolas Klotz